

Drôlement méconnu

Depuis cent ans, les Canadiens anglophones chérissent cette satire émouvante de la vie provinciale. Elle est enfin traduite

MACHA SÉRY

Stephen Leacock (1869-1944), ce nom – soyons honnêtes – ne dit pas encore grand-chose aux Français. Tous les Canadiens, eux, sont censés connaître cette « *gloire nationale* », pour l'avoir étudiée à l'école, et les humoristes anglo-américains n'ont jamais oublié ce qu'ils doivent à l'auteur de *Bienvenue à Mariposa* (*Sunshine Sketches of a Little Town*), traduit en France plus d'un siècle après sa publication. Il y a du Janus chez Leacock, bête à deux têtes, Docteur Jekyll et Mister Hyde. Côté face, un brillant professeur d'économie politique à l'université McGill de Montréal, de 1908 à 1936, qui a signé de savants ouvrages sur la justice sociale et l'histoire de l'empire britannique, ainsi que des biographies de Mark Twain et Charles Dickens. Un intellectuel donc, un universitaire. Côté pile, l'un des pères du *nonsense* anglo-saxon ainsi qu'un théoricien des mécanismes du rire.

De cette carrière officielle, il était le plus fier. « *Personnellement, j'aurais préféré écrire Alice au pays des merveilles plutôt que toute l'Encyclopædia Britannica* », avoue-t-il dans la préface de *Bienvenue à Mariposa* (1912). A titre posthume, qu'il n'ait aucun regret. Les histoires qu'il a écrites ce maître du gag et de l'absurde ont vivement influencé la première génération d'auteurs du *New Yorker* (Robert Benchley, S. J. Perelman, Will Cuppy, James Thurber) et leurs contemporains. « *Stephen Leacock est un des types les plus marrants que je connaisse... Une fois qu'on a commencé à le lire, on ne peut plus s'arrêter* », déclara un

« Stephen Leacock est un des types les plus marrants que je connaisse »

Groucho Marx

soir de 1920 Groucho Marx, expliquant pourquoi on l'entendait rire dans sa loge.

Par la suite, les héritiers de Benchley ou des Marx Brothers n'ont pas effacé la dette contractée par leurs aînés. Et lorsque la troupe des Monty Python s'est reformée cet été, elle a repris l'un des sketches de son répertoire. *Four Yorkshiremen*, adaptation littérale de *Self Made Men* (1910), nouvelle parue dans le premier recueil de Leacock. Etudiez aussi l'humour de Woody Allen. Il y a le même ac-



SETH/WOMBAT

cent, le même talent que Leacock pour dégonfler les baudruches et enfler le banal. La routine devient odyssée, tandis que la violence, la prétention, les bas instincts, l'ambition sont grippés pour un rien, un malentendu, un bête, très bête qui-proquo.

Sans Frédéric Brument, fondateur des Nouvelles Editions Wombat, l'œuvre de ce géant des lettres canadiennes, l'auteur comique le plus célèbre, au temps de sa gloire (1910-1925), chez les anglophones, serait restée lettre morte. Avant de lancer sa propre maison d'édition, il avait déjà, associé au traducteur Thierry Beauchamp, entrepris de faire découvrir Leacock. Depuis 2003, ils ont proposé ici et là des textes exhumés de leurs recherches sur l'humour anglo-saxon : *Qui est le coupable ?* (Le Rocher, 2002), *L'île de la tentation* (Le Dilettante, 2003), *Le Plombier kidnappé* (Le Dilettante, 2005), *Panique à la banque* (Rivages, 2008).

Dans la préface au deuxième livre cité, Thierry Beauchamp décrit Stephen Leacock comme le chaînon manquant entre l'humour de Mark Twain et le *crazy humor*. « *Il apparaît ainsi – aux côtés de O. Henry – comme celui qui fait passer l'humour cruel et débridé du "grand ancien" dans le discours sophistiqué des "modernes" sur les névroses de l'Homo ur-*

Extrait

« *Je n'essaierai pas d'évoquer ce que M. Pupkin ressentit la première fois où il adressa la parole à Zena et s'assit à côté d'elle tandis qu'ils recopiaient la lettre à dix cents de la "chaîne sans fin". Ils en avaient déjà fait huit lorsqu'ils s'aperçurent que leurs écritures se ressemblaient tant qu'on pouvait à peine les distinguer, sauf que les lettres de Pupkin étaient rondes et droites et celles de Zena pointues et inclinées. A part ça, la similarité de leurs écritures constituait une coïncidence des plus étranges. Bien sûr, leurs chiffres étaient différents et Pupkin expliqua à Zena que, dans le monde de la banque, il faut être capable de faire un sept qui ne ressemble pas à un neuf. Donc, comme je l'ai dit, ils passèrent tout l'après-midi à copier des lettres et, lorsque tout fut terminé, ils remonterent Oneida Street ensemble, plus lentement que ça ne leur était jamais arrivé.* »

BIENVENUE À MARIPOSA, P. 159

banicus. » C'est pour cette veine parodique que l'aiment les humoristes anglo-américains et leurs publics. « *Dans ce registre, il fait partie des classiques, avec P. G. Wodehouse, toujours réimprimés en poche par les prestigieuses éditions Penguin* », explique Frédéric Brument.

Or *Bienvenue à Mariposa*, adapté à deux reprises en série télé (1952 et 2012) par la chaîne publique canadienne CBC, est, selon lui, un livre à part dans la bibliographie de Leacock. Il ne s'agit pas d'une parodie, mais d'une « *satire à la fois souriante et émouvante qui peut toucher quiconque est originaire*

d'une petite ville de province ». Et c'est à ce titre que les Canadiens chérissent Leacock. Mariposa, inspirée en partie d'Orillia (Ontario), cette « *Sunshine City* » où l'écrivain possédait une résidence secondaire, aujourd'hui transformée en musée, est chère à leur cœur. Plus encore le sont ses habitants qui spéculent, conjecturent à tout-va, s'entreignent, se heurtent en période d'élection, disent oui puis non, noir puis blanc, versatiles et solidaires, procéduriers et déraisonnables, si fantasmatiques et si sages. Des hypocrites ? D'attachants personnages de comédie, finalement inoffensifs.

Ce puzzle, récit panoramique éclaté en fragments pour déployer l'éventail des relations nouées par ces citadins vivant en bordure d'un lac, devait initialement être publié en France en 2011. Or, de lui-même, le projet d'édition s'est modifié et a pris du retard. Pour la couverture, toujours graphique, de sa collection « *Les insensés* », Frédéric Brument avait en effet contacté le dessinateur canadien Seth, collaborateur du *New Yorker*, auteur notamment de *La Confrérie des cartoonists du Grand Nord* (Delcourt, 2012). Mais celui-ci, féru de Leacock depuis l'âge de 20 ans, a vu plus grand : il a entrepris de l'illustrer. Ainsi est née cette édition publiée au Canada en 2013 et à présent en France, où les croquis et portraits de Seth ajoutent au burlesque d'un récit fantaisiste. ■

Mariposa, ses notables, ses doux rêveurs



C'est quasiment à la manière d'un guide touristique que le narrateur nous présente les personnages et lieux clés de la petite ville de Mariposa, 5 000 habitants selon les statistiques, 3 000 de plus à en croire ceux-ci. Il y a les notables et les gloires locales : l'hôtelier M. Smith, le juge Pepperleigh, le barbier Jeff Thorpe qui a amassé une fortune puis l'a perdue en spéculant, le révérend Drone, helléniste à ses heures perdues et médiocre mathématicien, le croquemort Golgotha Gingham, le jeune

banquier Peter Pupkin, Christie Johnson, le capitaine du paquebot *Mariposa Belle*, le Dr Gallagher, collectionneur de reliques indiennes et passionné d'histoire... A chacun ses marottes, à chacun ses déboires. Conservateurs ou libéraux habiles à retourner leur veste, pragmatiques ou doux rêveurs, égoïstes ou philanthropes, ils forment une communauté divisée mais solidaire qui excursionne, se réunit pour lever des fonds ou complète en vue d'une élection. Stephen Leacock raille ces citadins sans jamais se départir d'une certaine bienveillance et même – en témoigne le chapitre final – d'une poignante nostalgie. Ses croquis du provincialisme procèdent par renversement

de situations : ce sont les secouristes partis pour aider les passagers d'un paquebot échoué que l'on doit secourir, et si un jeune homme multiplie les tentatives – avortées – de suicide, c'est par peur que la demoiselle qu'il aime le rejette pour sa fortune. L'écrivain donne de l'amplitude à des événements qu'il finit par réduire à des incidents sans importance, et verse dans un héroïsme comique, cousin de la fanfaronnade. ■ M. S.

BIENVENUE À MARIPOSA (*Sunshine Sketches of a Little Town*), de Stephen Leacock, traduit de l'anglais (Canada) par Thierry Beauchamp, Wombat, « *Les insensés* », 288 p., 29 €. ■